

mètres de mon P. C. de Yumbi. La route menait ensuite, 200 kilomètres plus au Sud, à Kindu, sur le fleuve L'A. N. C. y avait en principe, une de ses places fortes.

Le colonel Denard, en tenue de combat, arriva vers la fin du mois d'avril, escorté de deux ou trois jeeps armées de mitrailleuses. Il aimait déplacer beaucoup d'air, même quand il n'y avait pas de journalistes; il espérait toujours la présence d'un photographe, fût-il amateur. Je l'accueillis de mon mieux :

— Soyez le bienvenu... D'autant que c'est la première fois que vous venez dans mon secteur.

Ce préambule contenait déjà une attaque. Il ne s'y trompa pas et se contenta de mordiller ses grosses moustaches rousses, en tirant sa casquette camouflée sur les yeux.

Je savais que depuis un an il se révélait incapable de mettre sur pied sa fameuse Brigade mixte, malgré la présence d'un officier d'état-major assez capable : le major Pinaton. Je continue à croire que Bob Denard est un homme courageux mais qu'il n'en existe sans doute pas d'aussi brouillon.

Il passa deux ou trois jours à Yumbi et on parla un peu de tout. Je crois qu'il était aussi venu pour voir comment j'avais organisé mon secteur. Il ne cacha pas son étonnement devant la situation du Maniéma. Je sentais qu'il envoyait un peu ce que nous faisons; même s'il trouvait cela infiniment moins drôle que le « baroud ».

Nous avons passé une soirée dans la maison du lieutenant Michel, et il finit par me révéler le vrai but de sa visite. Brutalement :

— Mobutu veut supprimer votre Bataillon. Par tous les moyens. Vous serez liquidés, purement et simplement. Il ne sera même pas question pour vos hommes de revoir le Katanga.

Je n'ignorais pas la haine du gouvernement de Léopoldville pour les Léopards. Mais je ne savais pas que Mobutu nous préparait le pire. Je demandai à Denard :

— Et vous? Etes-vous contre nous aussi?

— Non. Je ne vais pas recommencer ce qui s'est passé l'année dernière avec Tshipola. Cette fois, les Européens doivent travailler tous la main dans la main.

Il m'assura que la 6^e Brigade n'abandonnerait jamais le 10^e Codo. Je l'en remerciai :

— Vous êtes très gentil...

Je pensais que cent cinquante Blancs en renfort, cela valait la peine en cas de bataille. D'autant que je croyais que les hommes aussi bien entraînés que les miens. Denard voulait me rassurer :

— Au cas où il se passerait quelque chose je vous préviens tout de suite. Mes troupes sont intégrées dans l'A. N. C. et entendront fatalement parler du moindre préparatif.

Nous étions loin du Bob Denard de juillet 1966, restant neutre avant de prendre finalement parti contre les Commandos katangais. Il m'assura :

— Mobutu est un arriviste. J'ai compris. Cette fois, nous nous battons ensemble!

Je le remerciai et décidai de renforcer, au plus vite, mon Bataillon. Il y aurait sans doute moyen d'intégrer quelques-uns des quinze mille Simbas qui s'étaient rendus au début de l'année et ne demandaient qu'à travailler avec nous.

Le colonel Denard repartit avec son escorte. Nous n'avions pas parlé de Tschombé...

Le lendemain, un énorme avion DC 4 se présenta au-dessus du terrain de Yumbi. Sans prévenir de son arrivée et sans demander l'autorisation d'atterrir. Il se posa lourdement.

Je bondis au terrain. Le colonel Puren arrivait, très à l'aise. Je bloquai aussitôt son sourire par des reproches véhéments.

— Est-ce que vous êtes fou? Dans une demi-heure doit arriver un DC 4 de l'A. N. C.; un peu plus, vous tombez nez à nez avec lui sur la piste. Je vous avais demandé pourtant de me prévenir.

Puren ne répondit pas à mes reproches et déclara : — Je vous amène du renfort. Dix volontaires sud-africains et rhodésiens. Et des munitions.

Je fis décharger l'avion à toute vitesse. Les caisses de munitions furent emmenées en camion, tandis que je cachais les hommes dans une case du village le plus proche.

Nous avons poussé l'appareil vers la forêt. Il fallait le camoufler. Pour cacher un DC 4 avec des feuilles de bananier, c'est un travail incroyable! Enfin, avec une grande bâche sur la queue arrière, on ne le voyait pas trop du terrain.

J'étais furieux et ne cessais pas de répéter à Puren :
— Vous me mettez dans une situation catastrophique. J'invitai les pilotes au Gasthaus que tenait l'adjutant Gus, faisant fonction à la fois de chef de piste et de barman. J'ai toujours remarqué que les pilotes ne se posent que sur les aérodromes où ils peuvent se désaltérer. Il ne fallait pas que l'équipage de Puren soit en contact avec l'équipage belgo-congolais qui allait arriver d'un moment à l'autre.

A l'heure prévue, l'avion de l'A. N. C. survola le terrain, pour son tour de reconnaissance. Il volait en rase-mottes et j'avais peur qu'il ne repère le DC 4, plus ou moins camouflé dans la forêt.

Mais tout se passa bien; jamais une escale ne fut si vite expédiée. Le déchargement et le rechargement de l'appareil s'opéra à une allure record. A voir s'agiter les Noirs autour de l'avion de l'A. N. C., on aurait dit un film passé en accéléré. Mais je n'avais pas le temps de m'attarder au côté comique de cette scène et je me dépêchai de demander à Puren ce qu'il me voulait :

— Qu'est ce qui se passe?

— J'arrive de Rhodésie, après une escale en Angola. Il faut vous préparer. Tout va bien. Très bien même. J'ai réuni les trois cents volontaires paras pour renforcer votre bataillon. En voici déjà dix avec moi.

Je croyais rêver. Ces dix hommes portaient des cheveux longs, comme des beatniks, et ne possédaient manifestement aucune instruction militaire. La plupart devaient approcher la cinquantaine et ils avaient tous la tête de ceux qui se réveillent d'une « cuite » monumentale.

Je ne pus m'empêcher de dire à Puren :
— J'espère que les deux cent quatre-vingt-dix autres ne sont pas des cocos pareils...

J'ai appris par la suite que ces soi-disant volontaires avaient été saoulés dans des bars et embarqués, inconsients, pour Yumbi. D'ailleurs, ils se croyaient au Biafra et non au Congo!

Fala qu'ils étaient, je ne pouvais rien en faire. Je le dis à Puren :

— Ils ne m'intéressent pas.

— Mais ils sont la preuve de ce que je vous annonce. Gardez-la, votre preuve.

— Pas question.

Mon seul souci fut de les camoufler. Ces pseudo-guerriers, rafflés dans les bistrots, mouraient de fatigue, après un voyage long et pénible. Ils ne parlaient pas un mot de français et regardaient avec un air ahuri autour d'eux. Je les envoyai se coucher et leur demandai de ne pas mettre le nez dehors.

Déjà, Puren me promettait d'autres merveilles :

— Vous serez soutenu par des avions. Ils seront armés de bombes au napalm qui cloueront au sol l'aviation congolaise. Pas un de leurs appareils ne pourra même décoller.

Et il continua sur ce ton.

J'avais hâte de le voir repartir. Et je lui dis, presque ébrièvement :

— Ne revenez pas sans mon autorisation.

Je demandai à Gus de ne jamais parler à personne de cette histoire. J'avais confiance en lui, mais mes soldats avaient tous vus le DC 4. Il n'y avait qu'une solution : les consigner à Yumbi. Je supprimai aussitôt les permissions. Mais les civils. Comment les contrôler ?

J'étais vraiment très ennuyé et même inquiet. Pour me consoler j'avais le message, attaché à une orange et « droppé » par l'avion de Puren au-dessus de mon court de tennis — toujours le goût du cinéma!

C'était un message de Tschombé lui-même, adressé « au colonel Jean Schramme ». Le président m'avait donc nommé colonel. Cette promotion ne me donnait, hélas, pas un homme de plus et je manquais terriblement de cadres européens valables.

Les « volontaires » rhodésiens et sudafs, je ne pouvais en faire qu'une chose : les cacher. Avec le lieutenant Michel, je leur donnai quelques cours d'armement. Ils avaient tout à apprendre. Ils passaient leur temps entre leur dortoir, le tennis et la piscine. Puren m'avait fait un beau cadeau... Et leur présence ne me paraissait pas très discrète.

Voulait-on précipiter les choses et accélérer l'incroyable intervention des troupes de Mobutu contre nous ?

Quelques jours plus tard, le 22 juin, un nouveau vulteur arrivait chez nous. Décidément, Yumbi devenait la plaque tournante d'une agitation grandissante.

C'était encore le colonel Denard. Il me parut très excité :

— Schramme, ça ne va plus du tout. Ça va péter.

Il s'attendait d'un jour à l'autre à ce que Mobutu lui donne l'ordre de désarmer le Bataillon Léopard. Il semblait bien décidé à ne pas obéir à cet ordre. Au contraire,

— Il faut établir tout de suite, un plan opérationnel pour prévenir son attaque. Un simple projet, sans doute, pour le cas où quelque chose se déclencherait.

Tous les Etats-Majors ont dans leurs coffres de tels plans. Cela fait partie de la routine du métier militaire. Je fis le plan moi-même. Rapidement.

— De quelles forces disposez-vous ?

Les hommes de Denard se trouvaient répartis entre les bases arrière de l'A.N.C., à Léopoldville et à Stanleyville, et des unités opérationnelles stationnées en Province-Orientale.

— A Uvira, sur le lac Tanganyika, à la frontière du Burundi, se trouve un volontaire belge, le major Noddyn. Il groupe vingt Européens et deux cent cinquante Katangais. Un Bataillon de huit cents Katangais, commandé par le major Kaniki, marchera sans aucun doute avec lui.

— Et ailleurs ?

— Le major Pinaton, un Français, se trouve à Panga, à 300 kilomètres au Nord de Stanleyville. Il commande trente Européens et huit cents Noirs, des Popoyes anciens rebelles mais très bons soldats. Le major Couck un Belge, se trouve dans la région de Wamba, à 400 kilomètres au Nord-Est de Stanleyville. Son unité comporte trente Européens et quatre cents Noirs. Enfin, nous pouvons compter sur les trente Européens et les centaines de Noirs du capitaine Fougère qui cantonne à la même distance de Stan', mais au Nord-Ouest cette fois, dans la région d'Aketi.

Cela faisait plus de cent vingt Européens, sans compter

les hommes des bases arrière, et deux à trois mille Noirs. Une force, sans aucun doute, capable, d'écraser l'A.N.C.

Mais Denard avait une étrange — et bien mauvaise nouvelle pour moi :

— Mes gars sont très bien, mais il ne faut pas trop leur en demander. Ils manquent d'entraînement et je ne pense pas qu'ils puissent donner le premier assaut.

J'étais stupéfait. Depuis des mois et des mois, il prétendait mettre sur pied sa fameuse Brigade mixte...

— Alors, Denard ?

— Il faudra que le Bataillon Léopard s'empare des villes.

Nous avions le plus sale travail.

Ainsi nos alliés n'avaient aucune instruction militaire.

Je découvrais, une fois encore, tout le bluff dont vivaient les mercenaires. Dans les villes, ils entraînaient totalement tout en bistrôt. En brousse, ils négligeaient totalement l'instruction de leurs hommes, Blancs comme Noirs. Des actions courageuses et improvisées ne suffisaient pas. Je pensais à ces trente mercenaires qui furent massacrés d'un seul coup au début des opérations au Congo. Denard avait une lourde part de responsabilités dans leur totale impréparation à cette guerre.

Mais il était trop tard pour lui faire des reproches. Bob Denard tint à dessiner lui-même, sur un morceau de papier, le plan de Stanleyville. Il m'affirma que l'A.N.C. y disposait de cinq à six cents hommes. En réalité, il y avait quatre bataillons et Denard « oubliât » sur son plan un camp militaire.

De mon côté, je préparai notre contre-attaque.

Si Mobutu voulait dissoudre le Bataillon Léopard et réduire le Maniéma, il devait obligatoirement monter son opération à partir de trois axes routiers. Trois villes lui étaient alors essentielles : Bukavu, Stanleyville et Kindu. Il fallait donc nous en emparer. Je pensai que la meilleure solution consistait à confier la prise de ces villes à mon 10^e Codo et leur occupation à la 6^e Brigade de Denard.

Je lui exposai mon plan :

— Au jour J, j'attaquerai Stanleyville avec deux pelo-

tons, Bukavu avec deux pelotons et Kindu avec deux pelotons. Mais il faudra tout de suite nous relever.

— Bien sûr.

— La veille du jour J, à 11 heures du soir, mes troupes seront au kilomètre 40, devant leurs objectifs. Il faut que le même jour, à la même heure, vos troupes soient prêtes sur leur propre axe routier.

— D'accord.

— A 6 heures du matin, je passe à l'attaque et je prends Stanleyville, Bukavu et Kindu. Cela doit être une opération éclair. Avec l'effet de surprise, nous devons la mener sans casse.

Le colonel Denard approuva complètement mon plan. Il me fallait donc prendre trois villes, avec une centaine de combattants seulement pour chaque opération. Cela risquait d'être dur mais j'avais une totale confiance dans mes hommes comme ils avaient une totale confiance en moi.

Je les avais entraînés au combat de rues et j'avais même poussé la minutie jusqu'à reconstituer sur leurs terrains de manœuvre — mais sans rien leur en dire, bien sûr — le plan des trois villes dont nous devions nous emparer. Chacun connaissait son rôle. C'est la méthode courante des Commandos.

Après avoir pris les trois villes clés du Nord-Est congolais, nous pouvions envisager de descendre sur le Katanga et ensuite d'attaquer Leopoldville. Pour cela, il fallait rassembler en un seul bloc les trois Compagnies de mon Bataillon Léopard, sitôt frappés les trois premiers coups de l'aventure.

La relève de mes hommes par ceux du colonel français conditionnait donc tout le succès de l'opération. Il fallait nous trouver bien d'accord.

— Ça vous convient, Denard ?

— C'est très bien.

— Alors, O. K.

Il quitta Yumbi par avion. Je croyais que nous étions prêts à affronter ensemble bonne et mauvaise fortunes de guerre...

Le lieutenant Victor, un ancien du Codoki, assurait la liaison avec Bukavu où il avait été naguère hôtelier. Il

connaissait la ville comme sa poche. Il maintenait le contact avec le major Noddyn et le major Kaniki. Tous deux semblaient parfaitement d'accord avec nous. La compagnie du lieutenant Raymond prendrait Bukavu. Après sa relève, elle rejoindrait Yumbi, par Goma. Les deux villes resteraient pourtant entre nos mains, puisque le Commando de Noddyn occuperait Bukavu et le Bataillon de Kaniki, Goma.

De Yumbi, l'ensemble de mes Léopards gagnerait Kindu que le lieutenant Michel devait prendre au jour J et tenir jusqu'à notre arrivée.

De mon côté, j'aurais fait un aller et retour sur Stanleyville avec le lieutenant Norman.

Je rassemblerai ensuite tout le Bataillon à Kindu et nous pourrions foncer vers le Sud, sur le Katanga où la population nous restait totalement acquise.

A Kindu, deux trains de douze wagons, avec deux locomotives attendraient les Léopards pour la grande aventure de la reconquête du Congo. Notre premier objectif serait alors Kongolo que nous pouvions gagner, au choix, par le rail, la piste ou le fleuve.

Il ne restait plus qu'à choisir le jour J.

C'était à Mobutu de le fixer, pas à nous.

Nous ne voulions pas l'attaquer, mais le contre-attaquer. Nous réponsions, ensuite, d'une manière croyante bien dans la tradition de mon Bataillon. Les Katangais du 10^e Codo et les Européens de la 6^e Brigade, enfin côte à côte, devaient triompher sans grand mal d'une A. N. C. en pleine décomposition.

Ce fut donc le général-président qui choisit lui-même le jour de notre intervention. Denard me signala d'où allait venir le danger. Comme beaucoup d'événements graves, tout commença d'une manière insignifiante, presque pittoresque.

Le 5 juillet, on devait recevoir en grande pompe à Stanleyville un nouveau transport fluvial baptisé *Tshatshi* du nom du colonel congolais tué l'année précédente lors de la révolte des commandos katangais du colonel Tshipola.

Rien de plus normal que cette cérémonie à laquelle la présence du colonel Denard, commandant la 6^e Bri-

gade mixte apparaissait toute naturelle, en raison de son rôle militaire officiel en Province-Orientale.

Mais ce qui me parut incroyable quand je captai le message annonçant la cérémonie, ce fut l'annonce de l'envoi à Kinangani (ex-Stanleyville) d'une unité supplémentaire destinée à rehausser l'éclat des cérémonies.

Et quelle unité! Il ne s'agissait de rien de moins que le 3^e Bataillon, au grand complet. Huit cents hommes pour présenter les armes sur un débarcadère... Cela me paraissait un peu beaucoup. D'autant que trois Bataillons d'infanterie de l'A. N. C. se trouvaient déjà en garnison dans la capitale de la Province-Orientale.

La cérémonie se trouvait prévue pour le 5 juillet 1967, à 8 heures.

C'était nous fixer la date de notre intervention, car il ne faisait aucun doute que la véritable mission de ces paras congolais restait le désarmement du dernier Commando Katangais, le 10^e Codo, le nôtre. J'étais moins que jamais décidé à me laisser faire.

Il semblait, à interpréter d'autres messages officiels, que ce Bataillon de choc commencerait par neutraliser la quarantaine de mercenaires travaillant dans les services de la base arrière de la Brigade mixte de Denard. Le colonel se trouvait, finalement, aussi menacé que moi, malgré son loyalisme de l'année précédente et ce que j'avais alors considéré comme une trahison envers ses anciens camarades de combat des Commandos katangais.

J'estimais la situation de plus en plus critique. L'offensive des Congolais s'accompagnerait, obligatoirement, du massacre des civils, Européens comme Katangais. Ce serait une explosion de haine raciale et de vengeance tribale. Derrière tout cela, il paraissait facile d'imaginer les intrigues du Mouvement Populaire Révolutionnaire. De plus en plus, les civils, Nendaka et Bomboko dictaient leur volonté aux militaires Mobutu et Boboso. Le parti surplanta l'armée. Quant au général-président, il continuait à rêver d'appuis extérieurs. Il retrouvait le délire de Patrice Lumumba aux heures tragiques. Il aurait voulu être soutenu à la fois par les Américains et les Russes, par la C. I. A. et les Chinois, et avant tout par l'O.N.U. dernier espoir des dictateurs congolais acculés à la faillite.

L'arrivée des paras à Stanleyville nous indiquait quel

serait le jour J. Encore fallait-il que je me mette d'accord à ce sujet avec Denard.

Je demandai au colonel de nous rencontrer d'urgence. Nous sommes convenus d'un rendez-vous le 3 juillet à la route de nos deux P. C. de Yumbi et de Stan', du côté de Lubutu.

Je retrouvai tout de suite un des traits déplaisants de Bob Denard : il ne savait pas prendre une décision. Bon baroudeur, courageux sans doute, il continuait à agir par foucades. C'était avant tout un homme qui manquait d'ordre, de rigueur et de ténacité. Je le trouvai louchant.

Je lui dis, sans hésiter, mon sentiment :

— Il faut agir.

— Quand?

— Après-demain à l'aube.

— Ce n'est pas trop tôt?

— Nous ne pouvons plus attendre.

Je lui exposai mon plan : le 3^e Bataillon de parachutistes devait débarquer du bateau à Yangambi le 4 juillet (nous étions déjà la veille de ce jour) pour gagner Stanleyville le 5 par la route. Il fallait prendre la ville avant leur arrivée.

Nous étions allés trop loin pour reculer.

— Alors? me demanda Denard.

— Alors, le jour J est le 5 juillet et l'heure H, 6 heures du matin. Le plan reste celui fait ensemble. Vous êtes d'accord?

— Affirmatif.

L'aventure commençait. Denard devait prévenir ses hommes de se tenir prêts, dès le lendemain soir, au kilomètre 40 avant leur objectif.

Les miens prendraient les villes, les siens les occuperaient. Et, ensemble, nous gagnerions le Congo à notre cause.

Notre cause, c'était, bien entendu, celle de Tschombé. Nous venions d'apprendre que depuis l'avant-veille, le président, victime d'un rocambolesque enlèvement aérien, se trouvait enfermé dans une cellule d'Alger.

Mais il était trop tard pour décommander notre action.

Et puis prendre le contrôle du pays nous donnerait une merveilleuse carte diplomatique. Nous pourrions alors négocier, en maîtres, sa libération.

On ne saura sans doute pas avant longtemps ce que se passa réellement à Madrid avec François Bodenan. Une fois encore, il semble que Tschombé ait fait confiance, aveuglément, à un de ces hommes qui naviguent sur l'arête incertaine et vertigineuse qui sépare le métier d'espion de celui d'escroc.

Ancien condamné de droit commun pour une affaire de meurtre, Bodenan ne cachait guère ses liens avec un certain « milieu » à mi-chemin du gangstérisme pur et simple et des multiples « services » plus ou moins secrets et plus ou moins légaux. A Madrid, trop de gens rendaient visite à Tschombé. Et les rivalités de l'époque entre les Américains et les Français n'arrangeaient rien. Anciens partisans et anciens adversaires de l'Algérie française, se croisaient autour de lui dans les étranges figures d'un ballet sordide, où les officiers perdus risquaient, derrière chaque porte, de rencontrer d'anciennes « barbouzes ». A Madrid, on réglait tout autant les comptes d'Alger que ceux de Léo.

Moïse Tschombé se trouvait provisoirement hors circuit, mais son enlèvement, auquel la fameuse « conscience universelle » ne prêta que peu d'attention, ne modifiait en rien les données politiques et militaires de la situation congolaise. Nous avions perdu un symbole autant qu'un chef. Mais le combat n'en devait pas moins commencer pour autant. Très vite.

Ce serait sans doute le moment de parler du fameux « plan Kérislis » qui fit à l'époque le bonheur des journalistes.

Il était question de parachutistes et de blindés, d'émissions pirates et de raids de Commandos. On pouvait même le luxe d'y indiquer les axes de progression de « putschistes » anti-Mobutu. Tout y était exposé, en clair, avec les lieux, les dates, les heures, les hommes, tout. Notre plan d'opérations intégral, avec les noms des unités et des objectifs.

Fatale imprudence!

Eh bien, non. Pour une fois, le plan Kérislis ne ressortissait pas au domaine de l'imprudence mais à celui de l'intoxication. Je m'étais arrangé pour qu'il parvienne

dans les meilleurs délais sur le bureau du général-préfet Mobutu.

Notre adversaire pouvait se réjouir de cette nouvelle « fuite ». Il ne savait pas que le plan Kérislis, si détaillé, avait qu'un but : lui faire placer ses forces là où nous avions besoin qu'elles soient, c'est-à-dire ailleurs que sur nos axes d'attaque réels.

Le plan Kérislis fut peut-être la seule réussite de cette aventure que la négligence — si ce n'est la trahison — d'un seul homme transforma en déroute.

En cette veille du 5 juillet, je suis prêt. Trois pelotons de la première Compagnie vont attaquer Stan' avec Norman et moi. Ce sont les pelotons A 1, B 1, et C 1. Trois pelotons de la troisième Compagnie vont attaquer Mobutu avec Raymond; ce sont les pelotons A 3, B 3 et C 3. Trois pelotons de la deuxième Compagnie, enfin, vont attaquer Kindu, avec Michel; ce sont les pelotons A 2, B 2 et C 2. Quant aux pelotons D 1, D 2, et D 3, ils restent en réserve dans les trois bases arrière des compagnies de Lubutu, Walikalé et Yumbi.

A Yumbi, se trouvera également en permanence une station de radio qui servira de relais avec mes commandants de Compagnie. Je nomme capitaines, pour prendre rang demain, jour de l'attaque, les lieutenants Victor, Michel, Norman et Raymond.

A midi, je quitte Yumbi par camion. Nous sommes moins de cent cinquante hommes et nous allons prendre demain une ville que défendent deux à trois mille soldats de l'A.N.C., dont les fameux parachutistes de Mobutu formés et encore encadrés par des instructeurs belgés.

Conquérir une ville, nous fait moins peur que d'engager tout notre honneur de soldats dans une révolte. Qu'elle soit un acte de légitime défense apaise notre conscience mais n'enlève rien à la gravité de cet acte.

Pandis que mon adjoint Michel, devenu l'ami inséparable de tant d'heures de bataille et de détente, descend vers le Sud où l'attend un destin implacable, je roule vers le Nord, au milieu de mes Léopards.

Une fois encore, nous partons en opération. Mais jamais opération ne fut plus grave que celle-ci.

Au premier barrage de l'A. N. C., je fais arrêter les camions. Mes hommes descendent des véhicules et vont bavarder avec les soldats, en leur offrant des cigarettes. Les sentinelles de Mobutu n'ont jamais été très réputées pour leur vigilance. Tout le monde palabre et rigole.

A un signal, les soldats de l'A. N. C. sont désarmés. Ils se retrouvent dans le fossé, avant même d'avoir compris ce qui leur arrivait.

Dès 11 heures du soir, nous sommes en place, à 40 kilomètres avant Stanleyville.

Il ne nous reste plus qu'à attendre l'aube. Je prévois Yumbi que tout est O. K... Je suppose qu'au kilomètre 40, au nord de Stanleyville, sur les axes routiers, venant de Panga, de Wamba et d'Aketi, les hommes de Bob Denard sont aussi en place.

Comme Norman et moi, Michel veille à 40 kilomètres de Kindu et Raymond à 40 kilomètres de Bukavu.

Nous ne sommes pas côte à côte, mais quand même ensemble. Dans quelques heures, les Léopards attaqueront par trois routes différentes. Nous avons trois villes à prendre par surprise.

Nous pensons tous les uns aux autres. Nous sommes prêts et calmes. Parfaitement certains de la justesse de notre cause. Les Léopards ne doivent pas mourir.

La nuit sera courte.

A 4 heures du matin, nous bondirons sur nos proies.

OPERATION SUR STANLEYVILLE

Une aventure sans retour.

Rencontre imprévue avec Bob Denard.

Attaque éclair sur Stanleyville.

Où sont donc les renforts promis ?

Contre-attaque et mort de l'adjutant Christian.

Toute la rive gauche en feu.

Coup au but devant les défensives du cinéma Nasser.

Après Denard, je suis blessé à mon tour.

Les opérations de Bukavu et de Kindu.

Nettoyage de Stanleyville et contretemps à Bukavu.

La mort du capitaine Michel.

Il faut évacuer la capitale de la Province-Orientale.

Je retrouve le capitaine Raymond et regagne Yumbi.

Quelques heures de sommeil qui parurent des minutes. Et, bien avant le lever du soleil, nous sommes partis dans l'aube indistincte de ce 15 juillet 1967.

Dans le fracas des moteurs, le choc des armes contre les blindages, les rires un peu crispés, commençait la fameuse « Révolte des Affreux. » Elle allait tragiquement montrer l'abîme qui sépare la plupart de mes Léopards de beaucoup de mercenaires. Et l'importance vitale qu'il y a pour un soldat de respecter sa parole, surtout s'il est devenu un conjuré...

Après avoir avalé une gorgée de l'eau tiède des bidons, nous étions entrés dans le monde de l'irréparable. Pour nous, il n'y avait, désormais, plus de retour.

Nous étions engagés. Totalement. Avec notre foi, nos armes et notre honneur.

Je savais qu'aucun d'entre nous, séparé par des cen-

taines de kilomètres de ses camarades des autres Compagnies de combat, ne manquerait à son devoir. Le risque que nous prenions, nous le prenions ensemble, avec cette confiance mutuelle et absolue dont j'avais fait la première maxime du Bataillon Léopard : « Un pour tous et tous pour un. »

Jamais devise ne m'avait semblé si nécessaire qu'en cette aube, où le jour de notre révolte surgissait lentement de la nuit de notre humiliation.

On avait provoqué les Léopards kantangais. Ils allaient mordre.

Je me trouvais à 20 kilomètres de Stanleyville. Il était déjà 5 heures du matin. Je laissai l'adjutant Kawélé et le peloton C 1 à la bifurcation de Barwasendé. Le jour se levait.

Tout allait pour le mieux. Dans quelques minutes, la ville serait à nous.

La dernière personne que je me serais attendu à trouver sur la route, qui venait de la capitale de la Province-Orientale, était bien le colonel Bob Denard.

Pourquoi arrivait-il ainsi, en trombe, de Stanleyville? Il circulait avec deux jeeps, traînant des remorques surchargées de bagages hétéroclites où l'on distinguait des cantines, des valises, et même un poste de radio à transistors... Pourquoi prenait-il ainsi la route de Yumbi? J'aurais cru qu'il serait resté avec ses hommes.

Il ne m'expliqua pas sa présence. Au contraire, fou de rage, il se déchaîna en imprécations contre moi.

— Que faites-vous ici à cette heure, Schramme? Vous devriez être à Stan'!

Il était 5 h 45. J'avais un tout petit peu de retard sur l'horaire prévu. Mais enfin, au lieu de prendre la ville à 6 heures, je la prendrais à 6 h 10... Cela ne justifiait pas une telle algarade.

J'étais si excédé des cris de Denard que je cessai bien vite de me poser des questions sur sa présence à cette heure et à cet endroit. Il fit demi-tour et emboîta le pas à ma colonne.

Il me restait maintenant deux pelotons. Moins de cent hommes. Mais c'étaient de bons pelotons, commandés par les adjutants katangais de premier ordre : Kisobolua

et Mulua; leur ami, l'adjutant Kawélé, au carrefour de Barwasendé devait bien regretter de ne pas participer à ce rush sur Stanleyville...

Notre succès dépendait de notre vitesse. Il nous fallait être aussi foudroyants qu'impitoyables. Nous avions de vieux comptes à régler avec l'A. N. C. Lorsque nous nous trouvions en Angola, la plupart des membres des familles de mes soldats avaient été assassinés par les Mulélistes et aussi par les soldats de Mobutu. Et aucun de mes hommes n'avait oublié le massacre des Katangais du Régiment Baka et le martyre de Tshipola et de Mwambu. Je pris avec moi un peloton de quarante-quatre hommes, plus trois jeeps armées de mitrailleuses, et nous avons roulé comme des bolides sur la route du camp Kétélé où se trouvait un Bataillon de huit ou neuf cents Congolais.

En moins de dix minutes, il n'en resta rien. Les soldats se trouvaient rassemblés pour la parade. Ils furent frappés par nos armes automatiques, poursuivis à la grenade et au fusil. Toutes les armes tiraient en même temps. Ce fut un feu d'enfer. Un des plus terribles que j'aie entendus de toute cette guerre. Le peloton entreprit aussitôt le nettoyage du camp. L'A. N. C. perdit là totalement un de ses Bataillons. L'heure n'était pas à faire des prisonniers.

Le capitaine Norman, pendant ce temps, roulait vers le terrain d'aviation avec le deuxième peloton. Chaque section devait s'illustrer au cours d'une remarquable attaque surprise, dans la meilleure tradition du Commando Kansimba : onze hommes pour prendre le terrain et pour établir une défensive face au Bataillon parachutiste qui n'allait pas tarder à arriver de Yangambi; onze hommes pour cueillir dans sa résidence le commandant de la place, le général Tshiniama; onze hommes, avec l'adjutant Bernard, pour s'emparer du quartier général de l'A. N. C., au centre de la ville; onze hommes enfin pour tenir le carrefour de la route de Banalia et y réceptionner un des Commandos de Denard qui devait arriver d'Aketi, avec le capitaine Fougère.

A 6 h 30 du matin, une vingtaine de minutes après le début de notre raid éclair, tout était calme à Stanleyville. Parfois une courte rafale. Presque rien.

Nous allions bientôt nous trouver à la tête d'une force de seize cents hommes, Noirs et Blancs. Dans quelques instants, les trois groupes de la Brigade de Denard allaient arriver. A Bukavu un autre groupe devait également se trouver au rendez-vous.

La première partie du plan se déroulait bien. Trop bien. Nous n'avions pas subi une perte et avions anéanti déjà un bataillon. Le matériel récupéré apparaissait déjà impressionnant. Nous ne manquions pas de munitions.

Mais la contre-attaque ne tarda pas. Elle partit d'un second camp de l'A. N. C. que je ne connaissais pas, n'ayant depuis six ans passé que quarante-huit heures à Stanleyville. Par un curieux oubli, Denard avait omis de faire figurer sur le plan qu'il avait dressé à Yumbi, cette base où un Bataillon entier tenait garnison.

Dès 8 heures du matin, le peloton qui avait pris le camp Kétélé s'était enterré dans une défense circulaire. J'ai toujours veillé à ce que le premier geste de la victoire soit de creuser un trou.

Il n'y avait qu'à attendre. Je pensai alors à un fait qui aurait dû me frapper lors de notre attaque éclair. Le Bataillon de l'A. N. C. faisait la parade et nous l'avions attaqué à corps perdu, sans lui laisser le temps de respirer. Pourtant c'étaient ses hommes en sentinelles qui avaient, les premiers, ouvert le feu.

Vers 9 heures du matin, je vis arriver Denard. Sa colère de l'aube paraissait bien tombée. Il semblait beaucoup moins fier, presque ennuyé. Je lui demandai aussitôt :

— Vos troupes sont-elles arrivées?

— Non, et ça m'étonne fort.

— En avez-vous des nouvelles?

— Aucune.

Le plan prévoyait mon retour à Yumbi, dès la prise de la ville et notre relève par les hommes de Denard. C'était à mon tour de trouver ce retard inquiétant. D'autant qu'il s'agissait d'heures et non plus de minutes.

Denard s'éloigna. Depuis notre arrivée dans la ville, je ne m'étais pas occupé de lui et l'avais perdu de vue. Je crois qu'il tournait en rond, un peu perdu et fort ennuyé du tour que prenaient les choses. Qu'espérait-il?

La situation en ville paraissait très calme. J'avais demandé à tous les habitants de rester chez eux et de

ne se mêler de rien. Pourtant, les civils, Blancs comme Noirs, paraissaient très contents de notre intervention.

Vers 10 heures, je parvins à nouveau à joindre Denard. Ce fut le même théâtre :

— Alors?

— Rien.

Je commençai à manifester mon impatience. Il se défendit assez mollement en jouant la surprise :

— Je n'ai aucune nouvelle de mes hommes. Je suis tout étonné.

— Je le suis encore plus.

Je lui précisai mon intention de quitter la ville vers midi. Sans la relève prévue, notre plan s'écroulait. Denard mordilla sa moustache, sans me répondre, et tourna les talons.

A 10 h 30, les parachutistes de l'A. N. C. attaquent. Norman les attend avec une section au bout du terrain d'aviation, sur la route de Yangambi. Ils sont douze hommes contre huit cents. Leur « front » va jusqu'au fleuve. Les Léopards n'ont pas oublié de creuser des trous et semblent remarquablement camouflés, protégés et appuyés par des armes lourdes.

Les paras se ruent à l'assaut et subissent des pertes effroyables. Ils refluent en désordre, abandonnant d'innombrables cadavres sur le terrain. Les hommes de Norman bondissent et s'emparent des armes et des munitions. Désormais, chacun des nôtres possède un fusil mitrailleur et des bandes de cartouches à n'en plus finir. La section récupère même un canon de 75 sans recul. La nouvelle attaque des paras va se heurter à un mur de feu encore plus infranchissable.

De mon côté, je reçois une attaque du Bataillon d'infanterie, basé au camp de police. C'est une attaque très dure. Terriblement meurtrière.

Un de mes meilleurs gradés du Bataillon Léopard, ce brave adjudant Christian est tué d'une rafale d'arme automatique dès le début de l'engagement. Il ne posera plus de mines et ne construira plus de ponts... Je perds là un des plus vieux et des plus fidèles. Toujours souriant, débrouillard et ingénieux. Un autre volontaire, Charles, un nouveau au Bataillon, est tué avec Christian.

Le feu ennemi se fait de plus en plus dur. Une balle atteint un de nos camions de munitions qui saute dans un énorme éclair et un fracas de fin du monde. Une jeep de reconnaissance disparaît également dans une gerbe de flammes. Au milieu de la fumée qui prend à la gorge, des cris, des éclats de mortier, des balles qui miaulent de partout, il faut tenir et contre-attaquer. Nous avons des morts à venger.

Les soldats de l'A. N. C., à leur tour, subissent des pertes et commencent à se replier. Je parviens à m'emparer d'un mortier et d'un camion.

Mais la mort de Christian est la terrible rançon de ce succès.

Sans tourner mal, l'affaire se complique. Il serait temps qu'arrivent les troupes prévues pour la relève.

Ce fut Denard qui arriva. Tout seul, une fois de plus. Maintenant il avait l'air désespéré. Il me dit tout de suite :

— Je ne sais pas ce que sont devenues mes troupes de la brousse.

Aucune nouvelle ni du major Couck, ni du capitaine Fougère, ni du major Pinaton. Quatre-vingts Européens et quinze cents Noirs manquaient donc au rendez-vous de Stanleyville! Nous avions juste récupéré une quarantaine de mercenaires qui se trouvaient dans la ville, au camp de l'Otraco. C'étaient des hommes de la base arrière, piètres combattants. Fait incroyable : ils se trouvaient en tenue de sortie, avec col fermé et cravate. Je m'étonnai auprès de Denard de ne pas trouver ses hommes en tenue de combat. Il me répondit seulement :

— Nous devons participer ce matin à la cérémonie l'alerte à l'A. N. C. Je ne voulais pas donner

— Je ne vois pas pourquoi des soldats ne pourraient pas participer à une cérémonie militaire en tenue de combat?

Décidément, les explications de Denard me satisfaisaient de moins en moins.

Je dirigeai ces « bras cassés » vers le terrain d'aviation où le lieutenant Norman et l'adjutant Bernard se préparaient à recevoir une nouvelle attaque des parachutistes.

Je ne pouvais rester indéfiniment au camp Kétélé, séparé de la ville par une zone de brousse dangereuse, longue d'environ deux kilomètres, où l'ennemi aurait pu facilement s'infiltrer.

Accompagné par l'adjutant Gus et suivi par tout le peloton, je gagnai la ville.

Je trouvai une bonne position défensive, près du château Nasser. Je pouvais étendre le rideau de mes troupes jusqu'au fleuve. Nous étions bien protégés par un mur d'un mètre de haut, qui dissimulait même les jeeps. Si la route était en asphalte, le trottoir de terre battue permettait de creuser des trous individuels et de remplir des sacs de sable.

Rapidement mes hommes se mettaient au travail. Ils avaient que leur vie dépendait de la solidité des fortifications. En quittant le camp Kétélé, j'avais fait sauter tout ce que nous n'avions pu emmener. Mais un camion avait effectué, trois ou quatre fois, la navette entre les magasins et mes nouvelles positions, chargé à se rompre de caisses de munitions. J'installai en pleine rue, un dépôt d'obus de mortier; partout se trouvaient des caisses de cartouches où mes hommes n'avaient qu'à puiser.

Nous étions les maîtres de la rive droite mais la rive gauche appartenait toujours à l'A. N. C. Les soldats de Mobutu avaient creusé des défenses, assez bien enterrées et protégées, sur les bords du fleuve. Derrière eux, se trouvait le chemin de fer de la C. F. L. et d'énormes dépôts de carburants.

Peppone, un pilote belge qui s'était rallié à nous dès notre arrivée dans la ville, s'empara d'un avion et attaqua les réservoirs d'essence et de mazout à la mitrailleuse de 12.7. L'avion piquait sans arrêt, les balles traçantes sifflaient partout. Le rugissement des moteurs se mêlait au crépitement des mitrailleuses. Et brusquement ce fut l'incendie. Terrible! La chaleur était telle que les jeeps du port se pliaient comme des jouets d'enfants! Deux millions de litres de carburant avaient pris feu et les réservoirs explosaient les uns après les autres. Les dépôts de munitions sautèrent à leur tour. Tous les soldats de l'A. N. C. furent carbonisés dans leur position.

L'essence enflammée se répandait sur le fleuve. J'étais brusquement inquiet : le Congo a plus de douze cents

mètres de large à cet endroit et pourtant j'avais peur que l'incendie ne gagne la rive gauche. Des fumées noires se tordaient au-dessus de la ville en d'épais panaches. Tout le fleuve se transformait en brasier. Enfin, peu à peu, l'incendie diminua d'intensité : la rive gauche n'était plus qu'un cimetière de braises rougeoyantes...

Sur la rive droite je m'apprêtais à repousser les contre-attaques de l'A. N. C.

L'assaut des soldats congolais commença vers 1 heure de l'après-midi. Ils arrivaient par la rue de Batwasendé.

— Les voilà!

C'est qu'ils « mettent le paquet ». En tête, encadrés par l'infanterie, deux véhicules blindés « Ferret ». Ils progressent sur la route et parviennent à la hauteur d'un grand garage, à 800 mètres environ devant nos positions. Je les attaque au mortier. Mes obus tombent sur le garage, crévent les citernes à essence et tout saute. C'est incroyable! Le carburant en feu coule sur toute la route. Les réservoirs explosent, projetant des débris à des centaines de mètres de hauteur. Je n'ai jamais réussi un tel coup au but. Les blindés de l'A. N. C. ont disparu dans les flammes et la fumée. Quand tout se dissipe, il ne reste que des ferrailles tordues, calcinées, encore fumantes. Partout, des corps brûlés, noircis, déchiquetés. La contre-attaque a échoué. Totalemment. Les soldats de l'A. N. C. ont perdu deux cent cinquante à trois cents des leurs qui gisent, morts, devant nos positions et que nous allons, selon l'habitude locale, jeter au fleuve.

Une fois encore, nous avons repoussé la contre-attaque. Mais nous ne sommes vraiment pas nombreux et les Congolais n'ont pas manqué de mordant. Comment cela va-t-il se terminer? Depuis plusieurs heures je devrais rouler vers Yumbi pour regrouper mon Bataillon.

Voici justement Denard qui arrive vers 3 heures de l'après-midi sur ma position défensive du cinéma Nasser.

Je n'y vais pas par quatre chemins et je lui déclare avec violence ce que je pense de lui :

— Vous n'avez même pas prévenu vos propres troupes.

Vos hommes se trouvaient en ville. Et avec leurs cravates!

Je lui précise que j'ai pour ma part, entièrement atteint les objectifs que nous avons fixés ensemble :

— Je viens de recevoir un message de Yumbi. Tout s'est déroulé comme prévu. Bukavu est dans nos mains. Kibodu aussi. Alors, où sont vos hommes pour la relève?

Denard essaye de jouer à l'innocent :

— Tout cela m'étonne. Beaucoup. Je pense que mes hommes n'ont pas voulu m'obéir.

Comme tout paraissait soudain grotesque et navrant! Où se trouvait donc l'autorité de ce matamore? Je ne lui cachai pas ma colère.

— Vous n'avez rien fait depuis ce matin. Vous vous êtes contenté de vous promener dans votre jeep, au hasard. Vous n'avez fait qu'une chose, et c'était une bêtise: libérer le général Tshiniamba.

Il n'avait rien à répondre. Pratiquement, je me trouvais obligé de prendre le commandement de toute l'opération, devant son incroyable carence :

— Je viendrai tout à l'heure à votre P. C. Je tiens à envoyer moi-même un message pour dire à vos troupes de nous rejoindre. Je commence à me demander si vous les avez prévenues...

Denard, assez penaud après cette algarade, s'en alla en direction du camp de l'Otraco. Il suivait le fleuve, avec peut-être quelque imprudence, mais qui correspondait à sa nature indisciplinée et courageuse. Il se trouvait à vue de la rive gauche où des éléments de l'A. N. C. continuaient à tirer. Une balle perdue ricocha sur une tête. Denard dit soudain :

— Tiens, je saigne.

Cela ne semblait pas bien grave, une écorchure à la tête. Mais il était plus atteint qu'il ne le pensait. Une lésion crânienne devait, peu à peu, provoquer la paralysie et il fut obligé de se faire panser et de s'aliter. Son état empira rapidement. Décidément tout allait mal.

A mon tour de me faire blesser... Je me trouve alors entre le cinéma et le garage, un fusil Fal à la main. Soudain je trouve que mon arme est bien légère et que l'ennemi tire très près : je vois les impacts des balles

soulever la poussière à quelques mètres devant moi. Brusquement, je comprends : c'est mon propre fusil qui arrose le sol à mes pieds; il est coupé en deux!

Mais enfin ce ne sont pas les fusils qui manquent dans ce combat. Plus ennuyeux, mon pantalon me colle sur la cuisse et je suis tout trempé. Je m'aperçois que c'est du sang. Sans doute, un blessé qui m'aura sali. Mais non, c'est moi! J'ai deux balles dans la cuisse. Pas le temps de m'arrêter. Et puis ce pantalon dégoutant qui risque de tout infecter... Heureusement, je garde toujours, dans ma jeep, le meilleur des remèdes et le plus universel : du whisky. A usage interne et externe. J'en verse de grandes rasades sur mes blessures. Une des balles est sortie mais l'autre se trouve encore prise dans la chair. Aucun muscle ne semble touché. C'est encore une chance. L'artère n'a rien. Sans cela je n'aurais plus longtemps à vivre. Je sais que les blessures à la jambe sont souvent les plus dangereuses, avec de terribles hémorragies. Mais là tout va bien. Le mélange de sang et de whisky forme rapidement un espèce d'emplâtre. Ça tiendra bien jusqu'à ce soir. Ce n'est vraiment pas le moment de m'arrêter.

Sur le terrain d'aviation, cela devient très dur contre les parachutistes. Le capitaine Norman me demande du renfort. Et je sens bien que, contre ma position du cinéma Nasser, une nouvelle contre-attaque se prépare. Tous les soldats de l'A. N. C. n'ont pas été calcinés par l'explosion du garage ou déchiquetés par mes mortiers.

J'ai laissé à l'aube le peloton C. 1, avec l'adjutant Kawélé, au carrefour de Bafwasendé. Il devait attendre les hommes de Denard arrivant de Wanda. J'ai bien l'impression qu'il ne sert plus à rien et que le major Couck n'est pas près d'être des nôtres pour cette fête...

Je ramène sur le centre de la ville ce peloton du kilomètre 20. En arrivant à Stanleyville, il va prendre dans le dos les troupes qui se trouvent devant mes positions du cinéma Nasser.

Camions et jeeps de reconnaissance déboulent dans le dos des soldats de l'A. N. C. Quelle débâcle! Les malheureux sont tirés à bout portant et même écrasés par les véhicules. L'adjutant Kawélé vient me dégager dans un fracas infernal. Ses Katangais s'en donnent à cœur joie et écrasent les Congolais, sans leur laisser

le temps de se reprendre. C'est un vrai rouleau compresseur qui arrive par la route de Bafwasendé, en faisant jaillir le sang ennemi sous les roues de son charroi.

La panique se communique aux parachutistes qui assègent les hommes de Norman. Ils n'ont pas envie d'être massacrés et parviennent à se replier et même à se rassembler sur la rive gauche du fleuve. Ils ne reviennent pas de sitôt...

Je donne les troupes de Kawélé en renfort à l'adjutant Denard. J'ai assez d'hommes désormais pour établir un vaste rideau défensif qui va boucler la ville.

Certes, notre dispositif est terriblement étiré. Nous ne pouvons mettre qu'un seul homme tous les 100 mètres. Mais chacun est bien protégé dans son trou et il dispose d'une arme automatique. Vraiment, l'A. N. C. nous a permis de nous ravitailler en fusils mitrailleurs et en mitrailleurs comme nous n'y étions encore jamais parvenus. Je tiens solidement la ville et je commence à faire le bilan de la journée.

Des centaines de soldats congolais ont trouvé la mort et nos pertes sont relativement légères. Au terrain d'aviation nous nous sommes emparés par surprise de quatre DC 3, deux T 28 et quatre petits porteurs.

Ma blessure me tire un peu mais je vais pouvoir attendre le soir pour extraire moi-même la balle. Pas question d'employer une sonde et de risquer un abcès. Il suffit de presser pour la faire sortir de l'autre côté. La balle est intacte, même pas déformée. Elle n'a touché ni os ni muscle. Un vrai miracle. Un bon pansement et il n'y paraîtra plus.

Quant à Denard, la tête entourée de bandages, il semble plus mal en point. Très énérvé, ce colosse s'agite sur son lit. L'heure n'est plus aux reproches. Il faut l'évacuer au plus vite avec les quelques blessés de la journée et décider de la conduite à tenir maintenant.

Je sais que ses hommes ne viendront pas au rendez-vous, pas plus qu'ils ne sont venus au rendez-vous de Bukavu.

Car la situation de mes deux autres Compagnies apparaissait finalement aussi victorieuse et aussi critique que la mienne.

A Bukavu, le major Noddyn avait négligé de prévenir des opérations le major Kaniki et son 9^e Codo katangais. Et lui-même s'appréta à abandonner ses propres troupes et à s'enfuir de sa garnison d'Uvira pour gagner le lac Tanganyika... Il fut retenu parmi les siens par deux sous-officiers courageux : l'adjudant S. R. et l'adjudant Leleup. Mais quand le major Noddyn rejoignit vers midi le capitaine Raymond, maître de Bukavu sans difficulté, il n'avait avec lui que ses volontaires européens. Un seul peloton noir les accompagnait et tous les autres Katangais avaient été lâchement abandonnés... Une vraie catastrophe sur le plan matériel et surtout psychologique.

A Kindu, c'était encore pis. Le capitaine Michel n'avait plus avec lui qu'un peloton : le A 2, celui de l'adjudant Pierre. Un second peloton, commandé par un nouveau, Pierre P., un Français, assisté d'un Belge, Louis O. avait fait demi-tour à la suite d'une erreur de transmission et était entré à Yumbi.

Contre la cinquantaine de Léopards accrochés aux abords du terrain d'aviation de Kindu, deux ou trois Bataillons de l'A. N. C. arrivaient par train de Kamina. Encerclés dès le 5 juillet, le capitaine Michel et ses hommes se trouvaient sacrifiés, sans espoir.

Je ne pouvais les secourir, car il était impossible de quitter Stanleyville avant d'avoir récupéré tous les hommes de Denard.

Au premier soir de notre révolte, je me rendis au P. C. du colonel Denard et je décidai de donner moi-même l'ordre à ses troupes de nous rejoindre.

La première chose à faire, et la seule, me semblait de rameuter tout le monde sur la capitale de la Province-Orientale. Par n'importe quels moyens.

Les plus éloignés des mercenaires se trouvaient à Buta, avec le capitaine Fougère. J'envoyai un avion d'Air Congo pour les récupérer. Ils arrivèrent rapidement, mais sans matériel et surtout sans troupes. J'espérais un Bataillon entier de Noirs bien encadrés, et je ne vis arriver qu'une trentaine de mercenaires. Ce fut le même cas avec le bataillon du major Couck à Wamba.

Quant à ceux de Panga, qui se trouvaient avec le major Pinaton, ce fut encore pis : ils furent obligés de nous rejoindre à pied ! Aux trente Européens s'étaient

jointe deux pelotons de Popoyes. Cela faisait une grosse trentaine d'hommes et ils n'avaient pour les transporter qu'un seul et unique camion... Alors, pendant plus de 100 kilomètres, ils marchèrent sur les pistes, avec cet unique véhicule qui faisait une incessante navette, emportant quelques hommes à chaque fois.

Je constatai avec une stupefaction, qui ne devait pas tarder à faire place à la colère, qu'un ordre du colonel Denard avait privé ses unités de leurs moyens motorisés. Pour les véhicules avaient été rassemblés sur Stanleyville peu avant le jour J, pour subir soi-disant une révision générale. C'était vraiment le moment !

Aussi rejoignaient Stanleyville des volontaires européens, en proie à l'incertitude, si ce n'est à la panique. Ils semblaient tout ignorer de l'opération dont j'avais tracé le plan avec Denard. A l'exception des deux pelotons accompagnant la colonne Pinaton, tous les soldats noirs avaient purement et simplement été abandonnés. Les mercenaires n'avaient absolument pas compris que le jeu qu'ils jouaient maintenant exigeait l'union de tous, Européens comme indigènes. Ce n'était pas notre propre sort de tout le Congo, excédé par la dictature de Mobutu.

Peu le comprenaient.

A Stanleyville, je travaillais surtout avec le capitaine Fougère que je ne tardai pas à apprécier. Cet officier français émergeait sans peine du lot habituel des mercenaires. Il connaissait bien son métier et méprisait les stupides rivalités entretenues depuis tant de mois entre la 6^e Brigade et le 10^e Codo. Il avait bien compris qu'il fallait désormais nous tenir les coudes.

Avec lui, je continuai le nettoyage de la ville. Des soldats de l'A. N. C., habillés en civil, commençaient à s'infiltrer, de plus en plus nombreux, dans notre dispositif. Il fallait les mettre hors d'état de nous nuire.

Quatre jours furent nécessaires pour rassembler tous les hommes de Denard éparpillés à travers la Province-Orientale. Leur chef, avec quelques autres blessés graves, avait été évacué par avion sur la Rhodésie. Je le savais bien soigné à Salisbury. Nous réglerions nos comptes plus tard. L'important me paraissait désormais de modi-

fier nos plans en fonction de nos moyens réels, tellement inférieurs à tout ce qu'il m'avait promis.

J'envoyai un message au capitaine Raymond à Bukavu. Je lui demandais, si les troupes du major Noddyn occupaient la ville, de rejoindre Yumbi le plus vite possible. Malheureusement je n'avais pas de liaison directe avec lui et mon message fut retransmis par mon P. C. de Yumbi et par celui de Noddyn à Bukavu. Il fut tronqué de sa première partie et contenait ce seul ordre : « Vous retirez de Bukavu et rejoignez Yumbi au plus vite. » Cette mauvaise transmission, dont je me demandai aujourd'hui si elle ne fut pas volontaire, marquait notre première défaite. La 3^e Compagnie allait donc évacuer Bukavu sans laisser de troupes d'occupation.

Quant à la 2^e Compagnie, son sort avait été encore pire. Le capitaine Michel, totalement encerclé avec une trentaine d'hommes, avait erré du 5 au 11 juillet aux abords du terrain d'aviation de Kindu, sans vivre et sans liaisons. Sa résistance héroïque et désespérée avait duré une semaine. Il fut tué d'un éclat de mortier dans les rems. Il était non seulement mon adjoint, mais aussi mon ami. Avec lui, je perdais le meilleur officier, et presque un frère.

Michel n'était pas, hélas ! tombé seul dans cette dramatique affaire de Kindu. Le chef de son premier peloton, l'adjudant Pierre, toujours sur la brèche depuis son arrivée au Bataillon avait été tué le 7 juillet; Louis D..., celui à qui Quintin avait demandé de m'assassiner et qui m'avait si loyalement prévenu, était tombé dès le passage du bac. Son ami Sandro avait aussi trouvé la mort sur la route de Kalima à Kindu. Un volontaire sud-africain avait également disparu dans cette affreuse tourmente.

Plus qu'un peloton, plus que mes meilleurs cadres, c'était un symbole qui mourait à Kindu : celui de l'invincibilité des Léopards. Pendant six jours, Michel avait tenu contre plusieurs Bataillons A. N. C., amenés en hâte de Kamina et de Luluabourg. Il avait rempli sa mission jusqu'au bout.

A trente-trois ans, cet ancien professeur d'Athènes avait trouvé la mort des braves et ce n'est que beaucoup plus tard, grâce au carnet de bord retrouvé sur son cadavre que j'ai appris ce que fut la dernière bataille du chef de ma 2^e Compagnie et de son peloton A 2.

En songeant à la mort de mon ami, je me souvins de cette parole de l'Évangile : « C'est celui qui se perd qui se trouve et c'est celui qui meurt qui entre dans la vie. » Hélas ! le capitaine Michel n'allait pas être le dernier des nôtres à tomber dans ce combat de plus en plus meurtrier.

À Stanleyville, il n'y avait plus qu'une décision à prendre : l'évacuation. Je m'y décidai, après avoir essayé de tomber en une seule unité mes Léopards et les volontaires de Denard, enfin récupérés.

Nous sommes partis le 12 juillet, accompagnés de quelques civils européens qui ne voulaient pas vivre le cauchemar de la reprise de la ville par l'A. N. C.

Nous avions avant évacué les derniers blessés sur l'Angola. Parmi eux, le capitaine Fougère, touché sérieusement à la jambe. Il avait pendant toute la semaine commandé les jeeps de reconnaissance et accompli un excellent travail de nettoyage.

Avec un premier avion parti pour la Rhodésie le lendemain de la prise de la ville, nous avions réussi à évacuer en tout une vingtaine de blessés noirs et six Européens, dont Bob Denard.

Les soldats de Mobutu nous avaient tendu une énorme embuscade sur la route du camp Kétélé à 4 kilomètres de la ville. Ils avaient réussi à nous préparer ce piège avec trois à quatre mille hommes, survivants des unités que nous avions si rudement accrochées lors de notre offensive éclair du 5 juillet.

Je craignais surtout le 3^e Bataillon de parachutistes qui avait rapidement rompu le combat devant le terrain d'aviation et possédait une réputation de mordant — à vrai dire un peu exagérée...

Survivant un de mes principes qui consiste à ne jamais reprendre le même itinéraire au retour qu'à l'aller, je choisais un autre axe routier pour notre repli. Nous pouvions ainsi quitter la ville sur une nouvelle victoire.

Mais j'avais fort à faire avec les mercenaires dont Denard m'avait confié le commandement avant son évacuation. Je les avais toujours connus assez braves. Maintenant, beaucoup ne dissimulaient plus leur frousse. J'entendais répéter :

— Nous sommes tous sacrifiés.
 Je me fâchai tout rouge et je leur lançai :
 — Ne vous occupez pas de cela. Vous êtes payés pour mourir.

Cela leur apprendrait à se faire du mot même de « mercenaire » un titre de gloire...

Je quittai donc Stanleyville par la route de l'Otraco qui suit le fleuve et j'arrivai au kilomètre 11, juste derrière l'embuscade de l'A. N. C.

Je n'étais pas assez en force pour engager la bataille et je préfèrai descendre à toute allure vers le Sud en laissant la tenaille se refermer sur notre ombre.

Embarquant sur nos véhicules, nous avons pris la route pour arriver le plus vite possible à Wanié Rukula, au kilomètre 60. Nous avons ensuite passé deux ponts Bailey lancés sur la rivière Maïko et les avons fait sauter aussitôt après notre passage.

C'était toujours quelques jours de gagnés sur nos poursuivants.

Dès le lendemain, 13 juillet, j'arrivai à Lubutu où m'attendait le capitaine Raymond, de retour de Bukavu.

Il ne cachait pas sa colère d'avoir dû évacuer une cité qu'il avait pris si facilement et qu'il estimait vitale pour la suite des opérations. J'étais aussi furieux que lui de voir que mon message avait été tronqué.

Nous évoquâmes rapidement la prise de la ville, à l'heure H du jour J. Comme tous ces événements du matin du 5 juillet me semblaient déjà loin!

— Tout s'est bien passé, Raymond?

— Très bien. Sauf un incident stupide. Le capitaine Victor que nous aurions dû retrouver au kilomètre 40, n'était pas au rendez-vous. Il avait préféré se cacher dans une plantation. Je l'ai d'autant plus regretté qu'il connaissait Bukavu comme sa poche.

— Mais enfin, vous avez quand même pris la ville?
 — En un tour de main. L'adjutant Alex s'est emparé du quartier général mais, faute de guide, n'a pu faire prisonnier le général commandant l'A. N. C. de Bukavu. Quant à l'adjutant Henri, il a pris avec deux sections le camp Saïlo. Avec vingt-deux hommes et sans un coup de feu, il a neutralisé un bataillon entier de l'A. N. C.

Je félicitai rétrospectivement ma 3^e Compagnie de ce beau travail. Mais j'imaginai la suite désastreuse des opérations :

— Il ne manquait que les troupes de relève du major Noddyn et du major Kaniki. Celui-ci, personne ne l'a jamais vu. Quant à Noddyn, il est arrivé en fin de mission. Et je dois dire que les ordres qu'il aurait reçus m'ont paru incroyables.

— Quels ordres, Raymond? Et de qui?

— De Denard, bien sûr. Et ils auraient dit ceci, simplement : « Événement grave prévu à Bukavu. Se rendre dans la ville et se mettre à la disposition du plus fort. »

J'avais peine à croire une telle ignominie. Encore une affaire à tirer au clair! En attendant, je racontai à Raymond l'horrible fin de Michel, de Pierre et des autres volontaires et Katangais écrasés à Kindu.

Les survivants de la 2^e Compagnie, et notamment Louis O. et Pierre P., devaient m'attendre à Yumbi. C'est là où il fallait rassembler le Bataillon Léopard et nous préparer à la bataille qui allait commencer dans quelques jours.

Je ne savais pas encore ce que serait cette bataille. Je savais seulement qu'elle serait impitoyable. Déjà, j'avais perdu le capitaine Michel, les adjutants Pierre et Christian, d'autres volontaires... Jamais les Léopards n'étaient entrés en campagne avec autant de morts à venger.

Les combats promettaient d'être rudes.

Nos derniers jours à Yumbi, au cœur de ce Maniéma que nous avions tant aimé, allaient ressembler à une veille d'armes.

Nous étions graves et calmes. Tout devenait une question de vie ou de mort. Il n'y avait plus place dans ce pays pour des soldats katangais et des soldats congolais. Une des deux forces devait disparaître.

C'était cela le véritable enjeu de la lutte. Et non pas ce qu'on a appelé si stupidement : « La révolte des Afréux. »

CHAPITRE XIX

LA MARCHÉ VERS BUKAVU

Préparatifs d'évacuation du Maniéma.

Je choisis Bukavu et non pas Goma.

Un convoi de deux mille cinq cents personnes.

La mort du capitaine Norman et du major Couck.

Nous préparons notre contre-attaque.

La sanglante victoire d'Itebero.

Reprise de la progression vers l'Est.

Dernier bivouac sur les crêtes au-dessus de la ville.

La prise de Bukavu et le nettoyage des cités.

Je ne veux garder avec moi que des volontaires.

Denard donne l'ordre de tenir sur place.

Le massacre de Léopoldville et la mort de l'adjudant François.

sur 40 comparer avec la retraite du Régiment Baka l'année précédente.

J'installai la 1^{re} Compagnie, celle du capitaine Norman, en défense à Lubutu, pour barrer la route de Stanleyville. Il connaissait bien la région et j'avais toute confiance en lui. Plus récent au Bataillon, le capitaine Raymond était vite révélé comme un élément de valeur. Avec sa 1^{re} Compagnie, je lui confiai la défense de Kima sur la route de Bukavu.

Il me fallait aussi utiliser les troupes du colonel Denard. Elles avaient encore plus besoin que les miennes d'être reprises en main.

Le groupe du major Noddyn prit position à l'Ouest de Yumbi, sur les bords du fleuve. Il tenait les bourgades de Lova et Kowé. Le groupe du major Pinaton opéra en direction du Sud. Il occupa le pont de l'Ulindi, sur la route de Kindu, et devait faire croire à une attaque de notre part contre cette ville, ainsi qu'à une percée vers l'Est, en direction de Shabunda et de Bukavu.

Le pilote Peppone avait réussi à quitter Stanleyville à bord d'un avion de chasse et à nous rejoindre. Mais son appareil arrivait en fin de course et il ne fut jamais possible de faire à nouveau décoller de Yumbi ce « cerf-volant ».

Le problème qui me paraissait le plus préoccupant était celui des civils européens. Une quinzaine d'entre eux avaient demandé à nous suivre lors de notre départ de Stanleyville.

Au Maniéma, il y en avait bien davantage.

La plupart travaillaient dans les hôpitaux et dans les mines, tant il est vrai que dans ma province l'activité économique n'allait jamais sans l'activité sociale. Ingénieurs et religieux, infirmières et comptables, tous se trouvaient directement menacés par une occupation éventuelle du Maniéma. Les hommes de l'A. N. C., partout où ils passaient, semaient toujours le pillage, le viol et la mort.

Beaucoup de civils, voyant la région pacifiée par le Bataillon Léopard, avaient fait venir leurs familles. Je m'étais réjoui de voir ces femmes et ces enfants blancs venus vivre dans un pays redevenu paisible. Mais désor-

Mon P. C. de Yumbi vivait ses derniers jours. Pendant deux ans, le Maniéma avait connu le travail et la paix. Toute notre œuvre se trouvait ruinée : elle était devenue insupportable à Léopoldville, puisque réalisée par nous.

L'heure ne me paraissait plus au regret, mais à l'action. Il fallait nous défendre contre les troupes de l'A. N. C. qui n'allaient pas tarder à déferler sur notre belle province. Les Léopards et les mercenaires devaient combattre côte à côte. Le 10^e Codo donnerait l'exemple de l'ordre et du courage à cette 6^e Brigade, tellement désorganisée par la disparition de son chef.

Mes hommes aussi avaient besoin de recevoir rapidement une mission précise qui occupe leur esprit. Il ne fallait pas que notre départ de Stanleyville puisse pour

mais tout changeait. Je savais que tous ceux que je laissais derrière moi deviendraient des condamnés à la torture et au massacre.

Mon premier devoir, avant même de descendre sur le Katanga, pour y mener la guerre dans une zone où la population nous restait totalement acquise, me semblait de mettre les civils en sécurité. Et je pensais non seulement aux Blancs mais aussi à toutes les familles de nos soldats. Beaucoup s'étaient mariés depuis leur arrivée au Maniéma. Des petits Léopards jouaient déjà dans les rues des cités indigènes. Eux non plus, je ne pouvais pas les abandonner à la vengeance de l'A. N. C.

Le seul pays qui pouvait offrir un asile possible semblait le Rwanda. Autant son voisin du Sud, le Burundi, tombait sous l'influence chinoise, autant le Rwanda refusait le communisme. Les rapports demeuraient cordiaux entre le gouvernement et les conseillers de l'Assistance Technique Belge. Le Rwanda restait un exemple de ce que nous aurions pu réaliser au Katanga, et même dans tout le Congo. Deux villes se trouvaient à la frontière, sur les bords du lac Kivu : Goma et Bukavu.

A Goma se trouvait un important terrain d'aviation. Beaucoup me répétaient :

— Il faut choisir Goma, mon colonel.

Mais je restais intraitable. Il ne s'agissait pas de prendre une « plaine » mais aussi, et avant tout, de défendre un territoire. Or, avec les troupes dont je disposais, Goma me paraissait absolument *indéfendable*. Les premières chaînes de montagne commençaient à 40 kilomètres de la ville, beaucoup trop loin pour que nous puissions les tenir.

Choisir Goma, c'était délibérément nous placer dans une cuvette et renouveler, à coup sûr, ce qui était arrivé aux Français à Dien-Bien-Phu. Je tenais, au contraire, à respecter ce vieil adage militaire : tenir les crêtes. D'autre part, pour arriver à Goma, il fallait passer par Walikale et je considérais la route comme fort dangereuse. Elle serpentait dans un paysage montagneux et boisé où les troupes de l'A. N. C. auraient tout le loisir de nous tendre des embuscades meurtrières.

Une seule décision s'imposait donc : Bukavu.

Je choisis de m'y rendre par un axe secondaire, moitié route et moitié piste. Cet axe de progression ne se trou-

vait même pas sur la plupart des cartes. Nous serions cachés par la forêt équatoriale, invisibles du ciel.

Je fixai les étapes de notre progression à partir de Yumbi : Punia, Solia, Kasesé, Utu, Itébéro, Kabunga, puis Bukavu. Cela représentait près de 1 000 kilomètres en terrain difficile et en pays hostile. Mais nous n'avions pas le choix. Le Maniéma devenait un piège dont il fallait à tout prix dégager les civils.

La longue marche des mercenaires de la 6^e Brigade et des Léopards du 10^e Codo commença le 20 juillet 1967.

Dès les premières heures, elle fut épuisante et dangereuse.

Nous formions des colonnes impressionnantes : mes trois compagnies de combat et tous les services du Bataillon Léopard, ce qui représentait un demi-millier d'hommes, Blancs et Noirs. Près de deux cents mercenaires de la 6^e Brigade de Denard. Trois cent cinquante civils européens. Six cents femmes noires et au moins autant d'enfants.

Cet invraisemblable amalgame de près de deux mille cinq cents personnes où se côtoyaient civils et soldats, femmes et guerriers, paniquards et héros, ne me parut pas facile à commander. J'imposai la discipline la plus stricte. Il y allait de notre vie.

Mais je voyais avec plaisir que notre colonne, où ne roulaient pas moins de cent vingt véhicules civils, acceptait la vieille devise du Commando Kansaiba : « Un pour tous, tous pour un », cri de guerre des Léopards.

Il nous fallait tromper l'adversaire dès le départ. Je demandai au major Pinaton de faire croire à un raid vers le Sud. Il fallait que l'A. N. C. s'imaginer que nous allions descendre sur le Katanga par Kindu, puis par Kasongo.

Pendant ce temps le capitaine Norman devait décrocher au Nord du dispositif, abandonner son secteur de Lubutu, rejoindre Yumbi où il ferait sauter les ouvrages d'art de la Lubutu puis de la Lowa. Il nous précéderait à Kasesé, puis continuerait la progression vers Utu. La 1^{re} Compagnie serait ainsi à l'avant-garde de notre colonne et nous ouvrirait la route, en choisissant des

pistes de mines, ignorées en principe des soldats de l'A. N. C.

Je donnai le groupe du major Couck en renfort à Norman. Il aurait ainsi presque un peloton supplémentaire d'Européens, de valeur, il est vrai, fort inégal.

Le capitaine Raymond devait le suivre, après avoir regroupé le gros de notre colonne entre Yumbi et Punia. Quant au major Pinaton dont la diversion vers le Sud devait bien cesser un jour, je lui donnai l'ordre de se replier et de nous rejoindre à Punia, après avoir fait sauter le pont de l'Ulindi. Il formerait l'arrière-garde et quitterait ensuite Punia sur ordre, en faisant sauter tous les ponts derrière lui.

Notre premier regroupement aurait lieu à Kasesé. Si Norman et Couck trouvaient trop de résistance par la route de l'Est, nous pouvions encore à Kasesé bifurquer vers le Sud et rejoindre Bukavu par la route de Shabunda.

Théoriquement, la « longue marche » ne devait pas présenter de difficultés majeures.

Mais c'était compter sans l'esprit d'indiscipline des « Volos » de la 6^e Brigade. Le major Pinaton trouva sans doute plus simple de ne faire sauter aucun pont, à l'exception de celui sur l'Ulindi. Je ne devais l'apprendre que plus tard, car non seulement mes ordres n'étaient pas tous exécutés mais on avait l'impudence de me rendre compte qu'ils l'étaient. Avant cette aventure sur Bukavu, je croyais que la discipline et l'honneur allaient de soi dans toute armée... Quelle illusion!

A Kasesé, je regroupai tout le monde et organisai solidement la colonne de civils. J'utilisais pour la garder, les survivants de la 2^e Compagnie, assez éprouvés depuis la mort du capitaine Michel et de l'adjutant Pierre à Kindu. Les pelotons qui restaient n'avaient plus le mordant des troupes de choc.

Par contre, j'étais sans inquiétude sur le moral de la 1^{re} Compagnie, conduite par un homme comme le capitaine Norman, un des créateurs du Bataillon Léopard et son premier instructeur à la base de Kansimba, une demi-douzaine d'années auparavant.

Avec le major Couck, ce brave Norman piaffait d'impatience à l'avant-garde. Sachant que je le suivais, il voulut

l'officier Itébéro « sur un plat d'argent » et alla peut-être un peu vite, négligeant, au profit de la rapidité, les vieux principes de prudence qu'il avait lui-même si souvent enseignés.

En tête, comme toujours, il se heurta à une énorme embuscade de l'A. N. C. et trouva la mort dès le début de l'engagement.

Une fois encore, un des meilleurs Léopards venait de tomber au combat.

Fou de rage, le major Couck ordonna une contre-attaque dont il prit bravement la tête. Il parvint à refouler les soldats de l'A. N. C. et à reprendre Itébéro. Mais il se fit tuer, lui aussi.

Déorganisée, la 1^{re} Compagnie et les hommes du groupe Couck refluèrent vers Utu. L'adjutant Bernard prit le commandement. C'était un garçon capable qui avait fait du bon travail lors de la prise de Stanleyville, quelques jours auparavant. Ce n'est jamais commode de reprendre en main deux troupes, mal habitues à opérer ensemble, et brutalement privées l'une et l'autre de leurs chefs. Bernard s'en tira au mieux et évita la catastrophe.

L'A. N. C. croyait avoir gagné définitivement la partie en reprenant Itébéro. Mais déjà nos renforts arrivaient, avec la 3^e Compagnie du capitaine Raymond.

A 7 kilomètres d'Itébéro, il recueillit les survivants, et fit sauter un pont de 20 mètres de long, pour retarder les soldats de l'A. N. C.

Mais la défensive était impossible dans cette région. Raymond se trouvait au fond d'un creux. Il n'hésita pas à reculer encore pour trouver une position plus favorable 20 kilomètres plus loin, entre Itébéro et Utu.

Je venais d'arriver dans cette dernière localité. Je dus prendre de toute urgence d'importantes décisions.

Le capitaine Raymond n'était pas très chaud pour poursuivre la route sur Bukavu : il se souvenait trop des ennemis qu'il avait eus à la prise de la ville du fait de la disparition volontaire du capitaine Victor et de la défection complète du major Noddyn... Il me parut très abattu :

— Avec ces deux incapables, mon travail a été infernal à Bukavu.

— Les conditions, aujourd'hui, sont différentes. Et nous n'avons pas le choix.

Comme Raymond, je souffrais de l'incapacité de trop de cadres. Le major Noddyn s'était joint à notre colonne mais ne faisait plus rien. Quant au capitaine Victor, il ne faisait rien non plus mais je lui avais accordé le titre d'officier opérationnel, ce qui lui donnait une importance fictive dont il n'allait pas tarder à exaspérer tout le monde.

Il devenait urgent de remporter un succès.

J'exposai mon plan à Raymond :

— Les soldats de l'A. N. C., après la mort de Norman et de Couck, croient avoir remporté une grande victoire. Ils sont persuadés d'avoir en face d'eux une troupe désorganisée et démoralisée. Ils vont sûrement essayer de la poursuivre...

— Alors ?

— Ils vont être obligés de réparer le pont. Cela nous donne du temps et va leur procurer l'illusion d'une avance facile. Il n'y aura qu'à attendre et leur préparer une belle embuscade.

Il me fallait cette victoire. Absolument. J'étais décidé à attendre. Une semaine s'il le fallait.

Les survivants de la 1^{re} Compagnie formèrent une ligne de défense à l'avant-garde et je profitai de ce répit pour réorganiser tout mon monde à Utu, tandis que le major Pinaton continuait à assurer l'arrière-garde à Kasesé.

Vers le 3 août, les soldats de l'A. N. C. commencèrent à construire le pont, afin de poursuivre leur offensive qu'ils croyaient victorieuse.

Je m'apprêtais à une contre-attaque que je voulais irrésistible.

Je profitai aussi de cette veille d'armes pour faire un peu plus connaissance avec mes cadres. J'appréciais beaucoup un officier katangais, le capitaine Monga, récemment promu colonel. Il avait fait ses études en Belgique, à l'école des cadets de Drève Sainte-Anne à Laeken, et s'était montré aussi intelligent qu'énergique. De race lunda, comme le président, c'était un « Tschombiste » convaincu et un homme courageux. Je pouvais

compter sur lui et il allait jouer un grand rôle dans notre aventure.

De tous les nouveaux, venus de la 6^e Brigade, celui qui me fit la plus forte impression fut l'adjudant Guy Leleup. C'était un jeune, très idéaliste, qui connaissait parfaitement les Noirs dont il parlait couramment la langue. Il vivait en solitaire et se trouvait fort mal compris de son chef, le major Noddyn. De tels garçons étaient à l'opposé de ce qu'on nomme habituellement les « mercenaires ». Il ne pouvait absolument pas s'entendre avec un Bob Denard et son travail n'avait jamais été apprécié à sa juste valeur. Mais c'est dans l'adversité que se révèlent les caractères énergiques et les natures généreuses.

Par des pistes de brousse, un de mes pelotons commandé par le colonel Monga, assisté de l'adjudant Leleup, nommé sous-lieutenant, déborda sans se faire repérer des soldats de l'A. N. C., occupés à construire leur pont, et alla tendre une embuscade à 2 kilomètres sur leurs arrières.

Je m'apprêtais de mon côté à attaquer avec deux pelotons. Un quatrième me suivrait en renfort, à un quart d'heure.

Le capitaine Raymond, à qui j'avais confié la colonne des civils, se placerait en défensive, avec sa Compagnie.

Les soldats de l'A. N. C. voulaient sans doute nous prendre dans une tenaille car ils se divisèrent en deux colonnes, l'une à droite et l'autre à gauche de la piste.

Les soldats de l'A. N. C. attaquent. Ils tombent sur les Léopards qui ripostent durement. Ils flottent un instant puis refluent. Ce n'est que le début de leurs malheurs.

Je contre-attaque, tout de suite, avec quatre jeeps de reconnaissance, deux pelotons de mon Bataillon et un bon paquet de volontaires de la 6^e Brigade, désireux de faire une démonstration de leurs qualités guerrières.

Au volant de ma jeep, je force sur l'adversaire. Déjà la débâcle commence. Les mitrailleuses crachent la mort. Les soldats de Mobutu gisent dans les fossés, déchiquetés, agonisants. Je voudrais aller encore plus vite. J'appuie sur l'accélérateur. Il faut ouvrir la porte à toute la colonne. Il faut passer.

Soudain, à un tournant, nous nous trouvons nez à nez

avec deux blindés de l'A. N. C. Je suis dans la quatrième jeep et, par-dessus la tête de mes hommes, j'ouvre le feu à la mitrailleuse lourde. Blindage contre capots des jeeps nous ne ferons pas le poids, s'ils nous foncent dessus...

Mais non, ce sont eux qui semblent pris de panique, tandis qu'ils commencent à tirer n'importe comment.

Le conducteur du premier blindé, sans doute paralysé de terreur, perd le contrôle de son automitrailleuse et va l'écraser dans le fossé. Le second blindé est juste devant nous. Il va réagir. Non ! Il est bazooké à bout portant par l'adjutant S.-R., un ancien du groupe Noddyn.

Disposés en tirailleurs, mes Léopards bondissent de part et d'autre des jeeps qui tirent sans arrêt sur les hommes de l'A. N. C.

C'est le schéma habituel : la déroute devient panique.

Un troisième blindé, qui n'a rien vu, suit les deux premiers. Quand il arrive sur les lieux de l'accrochage un terrible spectacle l'attend : le premier véhicule A. N. C. dans le fossé et l'autre qui flambe au milieu de la route. L'équipage prend peur, veut faire demi-tour mais se trouve pris sous le feu des jeeps. L'automitrailleuse se cabre et va dans le fossé. Et de trois !

A l'arrière de l'ennemi, le désordre est à son comble. Un convoi automobile, que précédaient les blindés, se rend compte que rien ne va plus en tête. Les lourds camions veulent rebrousser chemin, mais la piste est étroite et, en tournant sur place, la plupart s'embourbent. La colonne ennemie se trouve entièrement paralysée, tous les véhicules enchevêtrés les uns dans les autres.

Pendant ce temps, les éléments de choc de l'A. N. C. qui accompagnaient les blindés et avaient ouvert leur fameuse tenaille pour nous prendre dans leur étau et nous anéantir, tombent sur les positions de la compagnie du capitaine Raymond, 3 kilomètres derrière nous. Ils sont reçus par un feu d'enfer. Pas un seul d'entre eux ne réchappera de cet accueil...

Quant aux survivants du convoi automobile A. N. C., ils se sont enfuis devant nos jeeps et les deux pelotons de tirailleurs.

Pour courir plus vite, ils ont abandonné tout leur équipement et même leurs pantalons et leurs chaussures. Ils courent sur la piste, en slip, à perdre haleine, en direction d'Itébéro. Ils courent. Sans se retourner, tandis

qu'une épaisse fumée s'élève du blindé, bazooké au milieu de la piste que barrent un peu plus loin les énormes camions Dodge abandonnés. Ils courent, les survivants de l'A. N. C., mais c'est pour tomber dans l'embuscade du peloton mis en place par les pistes de brousse. Le colonel Monga commande ses Katangais et ils ne font pas de quartier. Tous les survivants de la colonne congolaise sont impitoyablement liquidés dans cette embuscade. Le sous-lieutenant Leloup s'affirme comme un chef intelligent et énergique.

Itébéro pris par Norman, perdu à sa mort, repris par Coucet, reperdu à sa mort, Itébéro est désormais à nous. L'A. N. C. a vu périr entre deux et trois mille hommes dans cette sanglante équipée. J'étais presque honteux de ce massacre qui n'avait fait aucun survivant. La guerre m'apparaissait terrible, mais nous n'avions pas le choix. Il fallait, à tout prix, ouvrir la route de Bukavu. Les meilleurs des nôtres étaient déjà tombés à l'avant-garde. Leur sacrifice n'avait pas été inutile. Itébéro était à nous. Bukavu allait suivre.

Les soldats de Mobutu avaient perdu trois blindés et abandonné trente et un camions chargés de caisses de munitions. Et ils nous avaient, en prime, réparé le pont. Nous pouvions donc poursuivre notre avance sur Bukavu, en passant par Kabunga.

Je plaçai, en avant-garde, la 3^e Compagnie, celle du capitaine Raymond et je pris la tête de la 1^{re}, celle du capitaine Norman, mon plus ancien compagnon de combat. Je devais à sa mémoire de m'occuper moi-même de ses hommes, encore bouleversés par la mort de leur chef. L'adjutant Bernard, promu sous-lieutenant, devait ensuite assurer le commandement de cette Compagnie.

Je laissai derrière moi le charroi lourd avec les civils et le matériel. Le capitaine Victor s'y trouvait et exerçait les fonctions de radio bien plus que celles d'adjoint opérationnel. C'était un militaire d'occasion qui n'aimait pas du tout les coups de feu et qui préférerait se trouver le plus loin possible de l'avant-garde — comme de l'arrière-garde...

Cette arrière-garde se trouvait toujours sous le commandement du major Pinaton, avec lequel je gardais la